

tifier leurs enfants spirituels; la double population chrétienne des prêtres et des disciples ne se laissant pas un moment distraire de ses pieuses fonctions par notre présence. . .

On n'a jamais fini de voir la cathédrale de Séville; c'est un royaume tout entier avec son gouvernement, avec son peuple; on y trouve jusqu'à des chancelleries, espèces de palais habités par une foule de commis en costume de chanoines. Ces employés sont chargés de tenir les registres des diverses comptabilités nécessaires à la direction de l'église. Il y a des salles retirées où l'étranger pénètre par hasard, car dans ce labyrinthe sacré, on ne trouve de guide sûr que soi-même; on arrive à ces salles en traversant les chapelles latérales et les innombrables sacristies attenantes au corps principal de l'édifice; là, on découvre comme en dépôt des ouvrages d'un art merveilleux, ou tout au moins des richesses extraordinaires; c'est un luxe de boiseries, d'étoffes, c'est une profusion d'objets précieux; là, tout vous paraît digne d'attirer votre attention, jusqu'aux portes des armoires, qui renferment des trésors et qui sont elles-mêmes des chefs-d'œuvre, soit par la rareté de la matière, soit par la finesse du travail.

Les crédences qu'on a ouvertes devant moi contenaient entre autres choses, des saints d'argent massif, un soleil de quinze pieds de diamètre, un cierge de trois pieds de circonférence, des tabernacles d'argent de douze à quinze pieds de hauteur; enfin, des monceaux d'étoffes brodés en or, des tapisseries, des décorations, des brocards d'or et d'argent. Ne croyez-vous pas lire un conte de fée?

Étourdi de tant de magnificence, on sort d'une salle pour passer dans des galeries brillantes de dorure, et dont les voûtes sont ciselées avec un soin merveilleux. On est ébloui de l'éclat des marbres, des peintures; on se fait ouvrir une bibliothèque remplie de livres de plain-chant, tons d'un travail précieux, et dont quelques-uns sont d'une haute antiquité. Ils contiennent des miniatures sur parchemin dont chacune mériterait à elle seule un quart d'heure d'examen; mais des rayons entiers sont remplis de ces livres remarquables par leur ancienneté et par la beauté des peintures qu'ils renferment.

Voilà de quoi décourager la curiosité la plus robuste. Quelque actif qu'il puisse être, le voyageur, étonné de tant de richesses, s'effraie de sa charge et sent l'insuffisance de son zèle, pour faire, ne fût-ce que l'inventaire des raretés qu'on lui montre. Il erre à l'aventure, il parcourt d'un œil inquiet le vaste champ ouvert à ses re-

cherches; il s'effraie de sa tâche, il se dépite contre sa faiblesse, contre la brièveté de la journée, contre le désordre de ses idées, contre la confusion de ses souvenirs.

L'ABELLE.

“ Forsan et hæc olim meminitis juvabit. ”

QUÉBEC, 2 Juillet 1851.

On commence enfin, parmi nous, à parler des vacances, et le voyage à Montréal, qui, jusqu'à ces jours derniers, absorbait toute autre pensée de plaisir, nous laisse maintenant la liberté de nous entretenir d'autre chose. Chacun vante le lieu où il a coutume de passer ses vacances et emploie toute sa rhétorique pour prouver qu'il offre des jouissances qu'on ne trouve point ailleurs. Pourquoi ne me serait-il pas permis à moi aussi de me livrer à mes préoccupations de vacances et d'entretenir aujourd'hui les lecteurs de l'Abcille d'un lieu qui mérite bien sans doute qu'on s'en occupe pendant les quelques instants que demande la lecture de cet article.

Depuis plusieurs années je vais en vacances à St. Joachim. J'y allai la première année pour la compagnie qui s'y trouvait; j'y vais maintenant et pour la compagnie et pour le lieu, et vous allez voir, lecteurs, que je n'ai pas tort.

D'abord, ce qui rend surtout un lieu intéressant c'est le souvenir des événements qui s'y sont passés. Eh bien! où trouver une paroisse plus riche en souvenirs que St. Joachim? Cartier y reçut l'hommage des sauvages. L'immortel de Champlain y cultiva la terre et y bâtit une maison dont on montre encore l'emplacement. Là était, il y a bientôt deux siècles et demi, l'unique ferme destinée à approvisionner Québec, qui consistait alors en deux maisons. Un peu plus loin, se voient les restes du vaste établissement fondé par Mgr. de Laval et qui était en même temps une ferme-modèle et une école de tous les métiers dont on avait besoin dans le pays.

Veut-on des souvenirs qui nous touchent de plus près? Alors que l'on se rappelle que, depuis l'époque de l'établissement du Petit-Séminaire jusqu'en 1825, les pensionnaires ont presque toujours passé leurs vacances à St. Joachim, que pendant tout ce temps les traditions et les usages se sont transmis d'année en année avec une religieuse fidélité, et qu'ils se connaissent et s'observent encore, du moins en partie. A St. Joachim, rien n'est indifférent pour un écolier. Voyez-vous cet arbre déjà vieux? On connaît cependant celui qui l'a planté et

plusieurs souvenirs s'y rattachent. Voyez-vous cette petite rivière? Sur ses bords se faisait, chaque année, une collation obligée; elle a été plus d'une fois témoin d'aventures que l'on raconte encore. Cette autre, c'était la limite assignée aux écoliers qui se promenaient avec un zélateur. Ce sentier, cette petite côte, c'est l'ouvrage d'écoliers qui ne sont plus; mille autres les ont parcourus avant nous!

Mais St. Joachim n'est-il intéressant que par les souvenirs qu'il rappelle? Certes non; il intéresse encore, et beaucoup, par la beauté même du lieu. C'est sur une colline que l'on appelle le *Petit-Cap* que les écoliers passaient autrefois les vacances et que nous les passons encore nous-mêmes. Si vous voulez avoir une idée de cette colline, figurez-vous la de forme à peu près circulaire, ayant un rayon d'une douzaine d'arpents, s'élevant de 150 pieds au dessus des belles prairies qui l'environnent, et ceinte d'une couronne de chênes, d'érables, d'ormes et d'autres grands arbres, qui en couvrent toute la pente. De loin cette colline ressemble à une île, et il est probable qu'elle le fut autrefois; de près, on la croirait entièrement couverte d'arbres, si le pavillon qui flotte au dessus des cimes les plus élevées, ne faisait soupçonner une habitation.

Montons sur cette charmante colline. Si vous êtes à pied, vous pouvez choisir entre les nombreuses côtes, pratiquées autrefois par les écoliers, et entretenues aujourd'hui scrupuleusement par leurs successeurs. Si vous êtes en voiture, prenez la montée qui se trouve au nord-est; elle est un peu raide, mais vous y serez dédommagé de votre fatigue par la vue des beaux arbres qui la bordent et qui n'y laissent jamais pénétrer les rayons du soleil. En y entrant, on rencontre un faible ruisseau d'eau limpide et fraîche qui vient d'une source située un peu plus haut; c'est la *Fontaine à Bouchard*, dont la réputation n'était pas petite du temps des grandes vacances. Arrivé sur la colline, vous vous trouverez dans un enclos qui ne renferme que de magnifiques arbres isolés; plus loin, une allée évidemment plantée vous indique la direction qu'il faut prendre. Bientôt vous êtes devant une maison à deux étages, de près de cent pieds de longueur et d'une assez belle apparence: c'est le *Château Belle-Vue*. Ici, si vous êtes écoliers, vous êtes chez vous; chez vous, parce que cette maison a été bâtie pour les écoliers, et par conséquent pour vous; chez vous encore, parce que vous y trouverez les Messieurs du Séminaire, qui vous recevront comme un enfant chéri. Examinez bien cette maison, théâtre des plaisirs.